

AVANT-PROPOS

Bien souvent nos sociétés intellectuelles s'affichent ouvertement racistes. Non pas au sens où nous l'entendons ordinairement, c'est-à-dire condamnations ou mépris des civilisations, mœurs ou religions différentes des nôtres, mais par une étonnante propension à mal juger de leur passé.

Depuis fort longtemps, des esprits distingués, affranchis de tout préjugé ridicule et curieux de cerner partout la nature de l'homme étranger au pré carré, ont fait connaître de façon sereine la vie des autres peuples, leurs particularités et leurs mérites. Cet intérêt fut même, parfois, teinté d'une admiration qui impliquait, tacite ou hautement proclamée, une critique acerbe et désabusée de la société européenne dite « civilisée » et donc corrompue. L'image du « bon sauvage », popularisée par Jean-Jacques Rousseau et ses voisins de plume, s'était déjà affirmée dès les premiers lendemains de la découverte de l'Amérique, au temps de Colomb, et retrouvait là certainement des thèmes et des accents bien plus anciens¹.*

Force est de constater que cette heureuse disposition d'esprit ne s'applique pas toujours à tous les champs

* On trouvera les notes en fin de volume, p. 333.

d'observation. L'homme d'aujourd'hui, l'homme d'esprit surtout, qui sait garder une honnêteté de bon aloi s'il vient à considérer des civilisations fort éloignées dans l'espace, ne montre ni rigueur ni tolérance à décrire celles de sa terre, séparées de lui par quelques siècles. Ce qu'il comprend et respecte ailleurs, il le critique, véhément et méprisant, chez lui, simplement parce que les temps ont coulé : un mépris si profondément ancré qu'il finit par susciter des réactions d'automate. L'emportent alors, à longueur d'ouvrages ou de discours, des jugements définitifs qui ne reposent que sur ce credo, sur de belles assurances injustifiées.

DE LA NÉCESSITÉ EN HISTOIRE DU BOUC ÉMISSAIRE

L'une de nos grandes satisfactions est de pouvoir juger du passé. L'historien n'y excelle peut-être pas plus que d'autres mais donne volontiers l'exemple ; il distribue sans hésitations blâmes et couronnes. Décrire, analyser, expliquer, cela laisse sur sa faim et manque en définitive d'attraits ; ce qu'il faut est prendre parti, clouer les méchants au pilori, les charger d'infamie pour la postérité, exalter au contraire les merveilleuses vertus des sages. Ce jeu puéril s'attaque d'abord aux grands personnages, à ceux « qui ont fait l'Histoire » : héros glorieux ou héros-catastrophe ; il oppose résolument les bons aux indignes, les braves un peu stupides aux retors qui ourdissent leurs toiles ; ceux surtout enlisés en d'anciennes manières d'être et de penser « qui ne sont plus de leur temps », aux « modernes » qui vont dans le bon sens. Nos souvenirs se trouvent inévitablement peuplés de bons rois (ceux qui nous ont préparé nos matins radieux) opposés aux mauvais rois, peu recommandables, cruels, absolus, souvent perdants il est vrai ; et de même pour tous les autres maîtres du destin.

Les choix, à ce jeu de massacre, tiennent souvent à très peu de chose : un trait de caractère, une anecdote particulière, généralement fausse et inventée pour le plaisir, une image de composition. On affuble les hommes de surnoms, de quolibets ; on leur prête des mots qu'ils n'ont jamais prononcés, sachant bien que ceux-là seuls resteront dans les mémoires. Pour beaucoup, la connaissance historique, comme la politique aujourd'hui, se réduit à de petites phrases. De ces artifices, au fond, chacun en convient ; mais l'étiquette colle bien et des générations de pédagogues appliqués, d'auteurs de manuels d'un conformisme navrant, de romanciers aussi, reprennent indéfiniment les mêmes clichés éculés, les mêmes classements manichéistes, sans remonter aux sources.

Les jugements de valeurs étonnent davantage, mais pèsent plus lourd... lorsqu'ils portent, non plus sur quelques personnes, figures de proue, mais sur une société, cataloguée en bloc, sans rémission : démarche audacieuse, aux antipodes d'une réflexion scientifique même rapide, prise de position où l'on pourrait surtout discerner les signes d'une merveilleuse immodestie ou d'une insondable ignorance. Mais l'habitude, là également, a reçu droit de cité.

Certes les auteurs qui s'octroient le droit de juger ne sont pas toujours d'accord : certains voient le XIX^e siècle stupide et d'autres remarquable ; les uns croient au « siècle des lumières » de Voltaire et de Diderot ; mais des esprits plus indépendants mettent en doute une renommée qu'ils trouvent factice, construite de toutes pièces et imposée à trop grands cris : les « lumières », disent-ils, c'était au temps du grand roi Louis XIV.

Dans ce concert, les trompettes jouent pourtant à l'unisson pour dire tout le mal qu'il faut penser de cette longue période que nous appelons le « Moyen Âge » ; personne ne s'en étonne ; aucun son discordant, ou presque.

De très longs temps du passé ont généralement échappé, en France du moins, au mépris et aux condamnations. Jamais ne sont mis en cause ni les civilisations ni même les sociétés grecques et romaines, du moment où Athènes s'est imposée dans le cercle des nations jusqu'à la chute de l'Empire romain, considérée, dans les pays latins en tous cas, comme une catastrophe. Ces Romains dont on sait, pour certaines époques, les mœurs déplorables, si peu dignes d'exemple, restent pourtant des modèles proposés à l'édification de nos enfants car Tibère, Néron ou Caligula ne peuvent faire oublier les Gracques et Auguste. Le plus souvent, d'ailleurs, l'exposé reste limité à quelques hauts faits, orientés vers le culte des héros, et ne se hausse pas beaucoup plus haut qu'anecdotes et légendes. Nous sommes toujours invités à étudier, de préférence, ces siècles de lumières, « berceaux de notre civilisation », à y trouver des raisons de fortifier nos vertus civiques, à développer notre amour de la liberté. De nos jours encore, l'Antiquité, la Grèce et Rome, figurent constamment aux programmes d'entrée de nos grandes écoles, mais ni le Moyen Age, ni l'Ancien Régime avant 1789.

Ce choix, surprenant mais sans cesse repris, est pour une bonne part d'origine intellectuelle et s'inscrit sans doute dans une longue tradition, celle des genres littéraires. Le héros antique a, en quelque sorte, traversé les âges, grâce à ses auteurs. A aucun moment le souvenir ne s'en est terni mais, bien au contraire, s'est enjolivé de mille additions (Enée, Démosthène, Alexandre, César, Auguste, Marc Aurèle...). A partir des années 1500, ces figures furent les seules offertes à l'admiration des publics. Des Neuf Preux jusque-là tous chantés par les romans et présentés lors des fêtes populaires, l'on ne retient plus que les trois « antiques », grecs et romains ; disparaissent les autres, ceux de la Bible et ceux des hauts faits chrétiens (Charlemagne, Godefroy de Bouillon). Tous les cycles de l'épopée chevaleresque et de la chanson courtoise, de Roland à Lancelot du Lac

et au roi Arthur, sont alors rayés des répertoires ; de plus en plus ignorés, ils ne se maintiennent qu'en de rares pays éloignés des modes. Les auteurs, « humanistes » puis « classiques », ne se trouvent parfaitement à l'aise qu'auprès des « antiques » ; ils imitent ou démarquent leurs écrits, y cherchent leurs inspirations ou, pour le moins, leurs références. L'amour des belles-lettres s'accompagne depuis lors d'une familiarité, d'une sorte de passion parfois, pour l'histoire des temps anciens.

Plus tard, ces mêmes préférences et leur maintien contre toute autre curiosité a davantage tenu à des intentions politiques ou à des a priori idéologiques. Dans nombre de cercles, en France surtout qui donnait souvent le ton, il fut admis et proclamé que cette Antiquité offrait de bons modèles de gouvernement, de « république » disait-on, et, pour tout dire, de peuples épris de liberté. Les mots souverains pouvaient s'y appliquer et l'on osait, à chaque détour des bons livres, parler de « démocratie athénienne » sans discernement ni pudeur, à l'encontre même de toute vérité établie par l'étude tant soit peu attentive. Pas un ouvrage ne manquait de fustiger les mœurs politiques de Sparte et d'évoquer, pour en dire un bien fou, Athènes, son gouvernement d'« hommes libres », cette « démocratie » précisément où l'on voyait sans conteste les raisons et circonstances nécessaires au développement d'une si brillante civilisation. Chaque rédacteur de manuel analysait ses institutions dans les moindres détails, le régime des assemblées toutes-puissantes, le contrôle par les citoyens naturellement « vertueux » ; tout en taisant généralement, par un accord tacite, les rigueurs de l'esclavage, la citoyenneté réservée à un si petit nombre, la corruption politique et les effroyables pratiques démagogiques ; tout en ignorant l'exploitation éhontée des colonies, les razzias d'hommes et de richesses, les répressions sanglantes infligées aux rebelles désarmés et aux vaincus.

Il semble donc entendu que notre civilisation, celle de l'Europe au sens large, ait vécu deux beaux âges frappés au coin des libertés et des créations originales. D'abord cette Antiquité, capable d'administrer de si belles leçons. Puis, longtemps après, passés un lourd sommeil et une interminable attente, la « Renaissance » où les hommes se sont enfin réveillés, ont complètement changé d'attitude devant la vie et pris en charge leur destin. Entre ces deux temps forts, c'est la nuit, ce sont les temps obscurs du Moyen Age auxquels il est de bon ton de ne faire nul crédit, sauf, ici et là, pour quelques manifestations marginales, pour quelques esprits forts naturellement méconnus ou incompris voire persécutés en leur temps, contestataires par force et malheureux martyrs (Abélard bien sûr, et quelques autres...). Pris en bloc, ce Moyen Age n'est que médiocrité. D'où l'enthousiasme à chanter les aurores aux toutes premières lueurs de nos temps modernes. Nous y voyons comme l'émergence d'un autre homme qui, ou brutalement par on ne sait quel dé clic du destin, ou peu à peu par une fructueuse maturation, aurait acquis une autre nature.

L'idée d'une nette coupure, d'un seuil dans l'évolution, conduit tous les discours. Plusieurs auteurs, et non des moindres, dont on ne peut nier la bonne volonté ni la large audience, se demandent gravement si tel ou tel personnage (roi, conseiller, homme de guerre ou prélat) était « toujours un homme du Moyen Age » ou « déjà un homme moderne »².

Ceci admis une fois pour toutes, la réputation de ces temps plongés dans la nuit se dégrade jusqu'au détestable. Comment ne pas céder aux facilités ? « Médiéval » ne sert plus seulement à désigner une époque, à définir tant bien que mal un contexte chronologique, mais, pris résolument comme un qualificatif qui situe sur une échelle de valeurs, à juger et donc à condamner : signe d'archaïsme, d'obscurantisme, de vraiment dépassé, objet de mépris ou d'indignation vertueuse. Ce peut être et c'est devenu une sorte d'injure.

Chaque société s'invente des boucs émissaires, réflexe pour justifier des échecs ou mécomptes, pour surtout entretenir des animosités. L'histoire du langage politique, des slogans, des mots d'ordre et cris de ralliement pour attirer les foules dans la rue et les lancer à l'assaut, ou simplement mobiliser les consciences, est ainsi ponctuée de ces étonnantes fortunes de vocables ; le mot, privé ou vidé de signification, s'impose, virulent comme un automatisme, pour fustiger l'ennemi et le désigner à la vindicte publique : démarche passionnelle, vulgaire à force d'être ordinaire, accusations souvent ridicules dans leur formulation mais qui font leur chemin. Des « loups rapaces » des Italiens du XIII^e siècle aux « vipères lubriques » des Soviétiques d'hier, à tous les niveaux la gamme en est infinie.

Dans les Communes d'Italie, foyers de brillantes civilisations, prônées comme des havres annonciateurs de la Renaissance, les hommes du parti vainqueur, véritables tyrans, accusaient leurs adversaires réduits à l'exil, dépossédés de leurs biens, de toutes sortes de forfaits, les accablaient de mots orduriers et, dernier assaut verbal dangereux entre tous, les dénonçaient comme « ennemis du peuple ». De telle manière qu'appartenir au parti vaincu suffisait à se voir chargé de tous les vices. Dans Florence par exemple, ville reconquise par les guelfes en 1267 et soumise à de dures mesures d'exception, à de constantes suspicions, il n'était de pire injure que celle de « gibelin ». L'habitude s'en est maintenue pendant des générations et l'on continuait à crier aux gibelins contre les hommes hostiles aux maîtres du moment, alors que ce parti était depuis longtemps réduit à néant et que l'on aurait cherché en vain, dans la ville, un seul de ces gibelins encore capable d'agir. Telle était et est encore la loi du genre...

Les mœurs politiques, les procédés de tribune et de plume sont, au cours des siècles, restés les mêmes, aussi virulents, aussi ridicules. Simplement, l'attaque s'est placée sur d'autres plans, au temps des guerres de Religion,

des terreurs révolutionnaires, de l'affaire Dreyfus... Nous en sommes maintenant à d'autres mots, lancés sans raison réelle souvent, à tort ou à travers, mots qui perdent ainsi une part de leur gravité à force d'être galvaudés : « fascistes », « racistes » et autres ; sans oublier, par un curieux retour dans le passé, « médiéval ».

Le mot médiéval, érigé en insulte commune, bien plus discrète certes que plusieurs autres et pratiquée plutôt dans des cercles choisis, procède de la même démarche, très approximative. Il s'agit d'une condamnation sans bénéfice d'inventaire, confortée de plus par le besoin de se dédouaner, de s'affirmer, soi, vertueux, au-dessus de toute critique. L'homme « contemporain » (ou « moderne » ?) se sent assuré d'une supériorité évidente et, en même temps, d'un discernement suffisant pour jeter blâmes ou louanges ; tâche exaltante où il se contentait alors de reprendre à son compte d'anciens slogans. Nos auteurs, dans tous les champs de l'écriture, parlent volontiers de l'« homme médiéval » comme d'un ancêtre pas tout à fait accompli, parvenu seulement à un stade intermédiaire de cette évolution qui nous a portés vers les plus hauts niveaux de l'intelligence et du sens moral, là où nous nous trouvons. Ces mêmes auteurs voient en cet homme médiéval un être d'une nature particulière, comme d'une autre race. Cet homme n'est pas de leurs voisins et ils l'accablent d'autant plus volontiers.

Justifiés ou non et pas toujours exempts d'arrière-pensées, lancés légèrement la plupart du temps, ces jugements ont brillamment tracé leur chemin et gagné une audience de plus en plus large. De telle sorte que ce qui, au départ, n'était sans doute qu'options de quelques auteurs a conquis un universel consentement, jusqu'à prendre figure de lieu commun. Accabler le passé de tous les maux et méfaits, l'habiller d'une image noire, permet de se sentir plus à l'aise, plus heureux dans son temps et dans sa peau.

La cause est entendue : le médiéval fait honte, abomination des désolations ; et le « féodal », sa carte de visite pour beaucoup, est encore plus révoltant. L'on ne trouve pas assez de nouveaux mots pour condamner ces temps de « barbarie », fermés aux progrès, temps où de dures contraintes écrasaient, l'on n'en doute pas, le meilleur de la nature humaine sous une chappe d'obscurantisme, de superstitions. Tout le petit, le médiocre, tout ce qui, dans notre vie publique ou domestique, en reste aux balbutiements maladroits, tout ce qui refuse les mirifiques bienfaits des nouveautés et ne se prépare pas, enthousiaste, à l'horizon 2000 est, par définition, médiéval. Tout ce qui, dans les relations humaines, dans la gestion de la société et la manifestation des pouvoirs, déplaît, tous ces abus et ces vieilleries, tout cela est féodal. Sans parler bien sûr des cruautés, des drames, de la violence.

Du lamentable au ridicule, chacun de nous pourrait, au fil de lectures de journaux ou de romans, à écouter la radio, dresser une sorte de florilège, un beau sottisier. Qui veut dénoncer une injustice, plus encore une superstition, écrit volontiers, pour exhorter ses lecteurs à se reprendre, que « nous ne sommes plus au Moyen Age ». Formule qui court tous les libelles, les comptes rendus d'événements scandaleux. « On se croirait au Moyen Age » revient souvent dans les discours. Il n'y a pas si longtemps, un ministre accusait publiquement un de ses concitoyens, coupable d'abus et de mauvaises pratiques, en faisant naturellement référence à ces temps obscurs du Moyen Age ; cela allait de soi. Plus récemment, à Paris et devant l'Assemblée nationale, un homme politique et non des moindres rappelait sans ciller que « les docteurs de l'Eglise de France ont discuté pendant des siècles pour savoir si les femmes avaient une âme » (il s'agissait bien entendu des temps médiévaux) ; ceci aux applaudissements de ses amis partisans, fort nombreux, et sans qu'intervienne par la suite aucune sorte de commentaire ou de rectification dont pourtant ces profes-

sionnels se montrent ordinairement si bons experts ; sans que se mobilisent ses adversaires pour défendre une certaine vérité, ni sur le coup en séance, ni un peu plus tard dans les journaux à forts tirages.

L'important n'est sans doute pas de méditer sur la malhonnêteté ou la distraction de l'orateur qui découvrirait peut-être, mot à mot, un texte préparé par un sous-fifre : l'homme public dit souvent n'importe quoi et s'applique surtout à faire des mots suffisamment percutants pour être rapportés. L'important n'est pas non plus d'accumuler faits et arguments contre une si forte ânerie ; le moindre écolier ayant un peu lu et réfléchi crierait au mensonge. Ce qui compte, pour ces faits divers retenus au hasard, est l'accueil reçu : dès lors qu'il s'agit de Moyen Age, n'importe quelle énormité peut être proclamée impunément, avec de sérieuses chances de rencontrer des échos favorables.

Pour qui pencherait vers le genre burlesque, la moisson ne serait pas moindre : un journal français, qui pourtant se targue de sérieux, parlait du « Moyen Age des chemins de fer » et un autre, qui se veut bien informé, qualifiait Gengis Khan de « massacreur médiéval »...

Dans le genre dramatique aussi : tel correspondant de presse, rendant compte d'affreuses tueries au Liban et découvrant à chaque pas de nouvelles marques d'horreur, ponctuait son récit des mêmes références : « [...] et l'on s'enfonçait davantage encore dans le Moyen Age [...] ».

Les auteurs les plus discrets, les plus avisés, ne tombent certes pas à de tels niveaux d'enfantillage mais demeurent tout aussi et résolument critiques ; certains donnent alors dans un genre qu'ils veulent scientifique, tout en alignant les mêmes images.

FAUT-IL RÉHABILITER LE MOYEN ÂGE ?

Le propos n'est en aucune façon d'instruire un faux procès et de prendre la défense de l'accusé en invoquant quelques beaux traits de civilisation, quelques aspects peut-être méconnus de la société d'alors. Plusieurs auteurs de qualité l'ont fait, à vrai dire depuis assez peu de temps, et continuent de la faire de façon très heureuse. Madame Pernoud, par ses ouvrages et ses conférences, décrit clairement les réalités sociales de ces temps médiévaux, se référant sans cesse à des textes authentiques, aux œuvres des écrivains et des artistes. Dans un autre registre, les romans historiques de Zoé Oldenbourg m'ont apporté de grands plaisirs de lecture jamais démentis ; ses évocations de la vie seigneuriale, du travail de la terre, de la guerre et des croisades, emportent la sympathie du lecteur et, pour ma part, l'adhésion de l'historien. Ces livres, inspirés par un grand respect de la vérité historique, existent. Ils ont été annoncés, reçus avec sympathie ; leurs thèses n'ont pas été contredites et aucune de leurs prises de position remise en question. Mais pour quels effets ? Combien de temps, combien d'ouvrages de cette qualité faudrait-il encore pour que, fondamentalement, l'opinion courante évolue vraiment et que cessent ces niaiseries ?

Les voyageurs de l'été et leurs guides continuent à se presser devant nombre de chefs-d'œuvre artistiques de ce passé « médiéval », vestiges mieux entretenus, restaurés, exhumés pour certains d'un demi-oubli, présentés de façon attrayante et intelligente. Est-ce assez ?

Sur le fond même, rien ne change ou pas grand-chose. Les idées solidement ancrées et administrées demeurent inébranlables, comme revigorées même d'une nouvelle fraîcheur. Nous admirons la cathédrale gothique ou, bien moins souvent, quelques enluminures, mais, pour juger la société dans son ensemble, nous nous armons